

LA RETRADUCTION

ROBERT KAHN, CATRIONA SETH (DIR.),

Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2010, 321 p.

Alina ANTONESCI (TARĂU)¹

Cet ouvrage a été publié à la suite du colloque international organisé en 2006, à l'université de Rouen, colloque organisé sous l'égide du Cérédi, qui a réuni beaucoup de traducteurs et de théoriciens autour du thème de la retraduction. Le volume contient trois articles qui ont le rôle d'introductions (*Avant-propos : une fois ne suffit pas*, *Introduction : la retraduction – und kein Ende* et *Ouverture : écriture et retraduction*) et quatre grandes parties : *Retraduction et philosophie*, *La retraduction du texte de théâtre*, *La retraduction du texte romanesque* et « *Le proche et le lointain* ».

Dès les premières lignes de l'*Avant-propos*, les auteurs soulignent la secondarité de la retraduction par rapport à la première traduction, mais également son importance dans l'histoire de la réception d'une œuvre. Le rôle de la retraduction est de permettre qu'un texte unique intègre le « patrimoine d'une langue étrangère » (p. 7) en plusieurs versions. D'autre part, les auteurs remarquent l'éphémérité de la retraduction, ainsi que l'espoir des traducteurs « de faire surgir, sinon l'absente de tout bouquet, du moins son parfum, sa forme, sa couleur » (p. 8). Toute retraduction devient donc caduque et tout traducteur est conscient de l'impossibilité de sa tâche.

Yves Chevrel met en évidence, dans son *Introduction*, la complexité de la notion de retraduction et rappelle les diverses acceptions du terme (traduction *au carré*, retrotraduction, nouvelle traduction). Il propose cependant d'envisager la retraduction comme une traduction tout simplement, qui pose des problèmes spécifiques à l'acte de traduire. Chevrel s'interroge ensuite sur les raisons de la retraduction et signale que la retraduction peut être le produit d'un travail individuel ou d'un travail collectif.

En partant de l'observation que les traducteurs, plus encore que les premiers traducteurs, sont soucieux « de faire œuvre », Chevrel essaye de mettre en relation l'œuvre (le texte) et la langue. Ce couple

¹ Membre du projet de recherche *La traduction en tant que dialogue interculturel*, Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, alinatarau_bz@yahoo.com.

œuvre / langue se trouve à la base des relations des retraducteurs avec les différentes temporalités que les retraductions supposent (temporalité par rapport à l'œuvre originale, par rapport à la ou aux traductions précédentes, mais également par rapport aux autres retraductions des langues différentes). L'auteur pose comme principe qu' « une traduction est toujours historique » (p. 19).

À la fin de l'introduction, Yves Chevrel rappelle les principaux problèmes auxquels la retraduction se confronte et annonce « la richesse du champ d'études abordé par le présent colloque » (p. 20).

Dans son *Ouverture*, Jean Bollack pose comme inévitable le retour à la langue et à ses ressources. Selon lui, pour créer un sens il faut se servir des moyens de la langue et, par conséquent, pour traduire il ne faut pas ignorer cette dimension linguistique. L'auteur souligne également que le traducteur est en fait un retraducteur, car l'auteur de l'œuvre, écrivant « avec des modèles d'écriture et en vue d'une relecture » (p. 22), est son premier traducteur.

À la fin de l'étude, Bollack lance l'idée que l'auteur original joue le rôle d'allié du traducteur. Le texte original agit sur la traduction, car il dicte souvent le choix des mots et des formules du texte d'arrivée.

Dans l'étude qui ouvre la première partie du volume, Philippe Marty signale qu'aucun traducteur ne pose l'étiquette « retraduction » sur son ouvrage. Toute nouvelle version est appelée « traduction nouvelle » ou « nouvelle traduction » et non pas « retraduction ». D'ailleurs tout traducteur rejette l'appellation « retraducteur » attachée à son nom. Selon Marty le préfixe « re » n'exprime que la récapitulation, car la « retraduction » « récapitule » les moments accomplis de l'histoire de l'original. Il propose la préposition « pro » pour décrire la nouvelle traduction, parce que cette préposition marque l'écart, la séparation entre la position initiale (l'original) et la position pro (p. 36).

L'auteur propose également un point de vue « progressif », car, à son avis, la nouvelle traduction est un progrès sur la précédente, vu que l'original même a progressé (il se fait mieux comprendre dans l'époque nouvelle). Quant à la retraduction, il convient de la définir plutôt comme répétition, parce qu'elle fait retour et présente l'original revenant (hantant) (p. 40).

Jean-Pierre Cléro analyse ensuite le cas de l'auteur pluriel, tandis que Catriona Seth fait une comparaison entre les versions françaises de la *Théorie des sentiments moraux* de Smith, en mettant l'accent sur la retraduction de Sophie de Condorcet. L'auteure rappelle les raisons de retraduire un ouvrage : pour mettre à l'épreuve ses propres compétences linguistiques ou sa capacité à adapter un ouvrage (p. 61), pour des raisons financières, pour offrir une version corrigée

d'un texte déjà traduit, pour encourager le public à relire d'une autre perspective un ouvrage connu, etc.

L'étude de Karlheinz Barck envisage l'activité de traducteur de Benjamin, tandis que Marc Sagnol, donne des exemples de son expérience concrète de retraduction concernant quelques concepts philosophiques de l'œuvre benjaminienne.

La deuxième partie du présent volume est ouverte par l'article de Claire Lechevalier dans lequel l'auteure s'intéresse à l'activité de traducteur et de retraducteur de Paul Mazon, ainsi qu'aux raisons de retraduction de l'*Orestie* d'Eschyle (les circonstances de l'édition, les difficultés de traduction, l'évolution de la critique philologique).

Jean-Michel Déprats propose dans l'étude suivante une analyse très précise des difficultés de traduction et des choix traductifs concernant les textes de Shakespeare. L'auteur envisage trois questions incontournables : la *théâtralité*, l'*historicité* de la langue de traduction et le *vers* (p. 118).

Les traductions en français de la *Penthésilée* de Kleist sont le thème de l'étude d'Ariane Ferry qui essaye de montrer comment la traduction (une première traduction) transforme et dénature le texte original et les « intentions » (p. 132) de ce texte, tandis que les retraductions éclairent l'œuvre dramatique kleistienne.

Dans l'étude suivante, Daniel Mortier fait une analyse comparative entre les versions françaises de l'ouvrage *Cercle de craie caucasien* de Brecht, en insistant sur la dernière retraduction donnée par Georges Proser. L'auteur constate que le progrès envers les traductions antérieures est modeste et que cette dernière retraduction est parfois moins précise que les précédentes ; c'est la raison pour laquelle Mortier se demande ce qui a pu guider cette entreprise de retraduction.

La troisième partie du volume débute par un article de Jean Canavaggio qui contient des informations sur le travail des traducteurs de l'ouvrage *Don Quichotte* de Cervantes, sur leurs choix traductifs et décrit ensuite sa propre entreprise de retraduire l'ouvrage cité, en collaboration avec Michel Moner et Claude Allaire.

De son côté, Jean-Louis Backès rappelle l'une des raisons qui se trouvent à la base de la retraduction : « mieux servir l'original » (p. 173). Il s'agit de l'espoir des (re)traducteurs de faire mieux que ses prédécesseurs, donc d'être plus fidèles à l'original. L'auteur présente ensuite le travail des traducteurs et des retraducteurs de Woolf et de Dostoïevski.

Lance Hewson met en relation, d'une manière intéressante, le texte et sa traduction. Il affirme que pour le lecteur étranger la traduction remplace l'original et « devient » l'original (p. 187). Pour le

traductologue, par contre, la traduction est une réécriture qui est lue puis remplacée par une nouvelle traduction. Le traductologue envisage la traduction seulement comme un passage, « une simple lecture » (p. 187). L'auteur se propose d'observer, dans son étude, quelques tendances présentes dans quatre traductions anglaises de *Madame Bovary* de Flaubert.

Dominique Jardez compare, à son tour, les versions françaises de *Moby Dick* de Melville et réfléchit sur « le type de réécriture auquel chacune d'elles aboutit », sur l'interprétation du texte source que ces versions proposent et sur la manière dont elles parviennent à « régénérer » (p. 200) l'original.

Robert Kahn pose le problème de la retraduction en allemand de Proust, en essayant de déterminer si la retraduction apporte un gain ou « une meilleure „reconnaissance” » (p. 209).

La retraduction et la réception des nouvelles de Pirandello sont envisagées par Anne-Rachel Hermetet qui se propose d'examiner d'abord la composition des recueils et le discours péritextuel des traducteurs et d'analyser ensuite quelques choix de traduction dans le cas précis de la nouvelle *Mme Frola et M. Ponza son genre*.

La retraduction est envisagée par Thiphaine Samoyault comme une entreprise utopique, car elle suppose une évolution envers les traductions antérieures, évolution dans le sens d'une amélioration de celles-ci. Le fait que la traduction vieillit permet de la considérer pas seulement un texte secondaire mais également « une sorte de faux texte » (p. 231). Le défaut de la traduction est compensé, selon Samoyault, par la retraduction qui apporte des ajouts à la (aux) version (s) antérieures. Il y a des cas cependant où la retraduction présente les caractéristiques de la première traduction et inversement (l'auteur en donne des exemples concluants).

La dernière partie du présent volume débute par l'étude de Philippe Brunet, qui pose le problème de la traduction de *Illiade* et des divers contraintes métriques et stylistiques imposés par les vers d'Homère.

Gabriel Bianciotto présente quelques traductions et adaptations en plusieurs langues du *Roman de Renart*, une « œuvre d'auteurs nombreux écrivant sur une longue période » (256). L'auteur souligne les difficultés que les éditeurs et les traducteurs ont eu à surmonter, difficultés issues du fait que le texte de base était un manuscrit qui a subi assez de modifications. Le cas des contes de Renart amène à s'interroger sur la nature du couple traduction / adaptation.

Bénédicte Vilgrain réfléchit, dans son étude, sur la traduction du tibétain d'un conte apparenté de près à *Cendrillon* et sur sa propre

version (retraduction) de ce conte, tandis que Frédéric Weinmann envisage la ballade *Lénore* de Bürger et fait des observations concernant les traductions anglaises et françaises du texte allemand. Weinmann affirme que les retraductions sont « des produits grand public » (p. 282), car le succès et l'« agonie » de la ballade *Lénore* ont été déterminés par le public récepteur.

Ayant comme point de départ les opinions de Meschonnic, Florence Bancaud envisage la retraduction comme « un simple moment d'un texte en mouvement » (p. 289). De cette perspective, l'auteure analyse la première traduction anonyme et les retraductions du *Journal* de Kafka.

La dernière étude appartient à Lucile Arnoux-Farnoux qui met en relation le texte source avec Protée, parce que, tout comme Protée, le texte subit des modifications et des transformations lors de la traduction. Dans ce cas, la retraduction ne signifie qu'« ajouter une métamorphose à celles qu'a déjà connues le texte » (p. 303). L'auteure fait ensuite une analyse comparative de la version introductive et d'une retraduction en français des poèmes de Cavalis.

Le présent volume est d'une importance particulière, parce qu'il contient des études où la théorie et la pratique sont entremêlées, et parce qu'il apporte des éclaircissements sur la notion de « retraduction », pas encore assez débattue, pas encore bien délimitée de celle de « traduction ».

* Contribution publiée dans le cadre du programme CNCSIS PN II IDEI (Projet de recherche exploratoire) *Traducerea ca dialog intercultural / La traduction en tant que dialogue interculturel*, Code: ID_135, Contract 809/2009.